

Annie Fratellini : une leçon de bonheur

Autor(en): **Probst, Jean-Robert / Fratellini, Annie**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Généralions : aînés**

Band (Jahr): **27 (1997)**

Heft 2

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-827286>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ANNIE FRATELLINI

Une leçon de bonheur

«On naît clown et pourtant il faut y consacrer sa vie!» Cette pensée d'Annie Fratellini résume à elle seule cette femme étonnante. Aujourd'hui, elle se réveille clown, vit clown, s'endort clown et rêve clown. Mais la petite fille de Paul Fratellini, surnommé «le notaire», du célèbre trio de l'entre-

deux siècles a chaussé ses godasses de clown tardivement. C'est de sa rencontre avec son mari, le cinéaste Pierre Etaix qu'est née sa vocation. Elle fut d'abord acrobate, puis chanteuse et comédienne. Rencontre avec une grande dame du cirque.

Derrière le parc de La Villette, à un saut périlleux de la géode, se trouve un cirque tout bleu. Il a poussé là, il y a plus de vingt ans, entre les voies du chemin de fer et le boulevard périphérique en surplomb. Aujourd'hui, un mur gris soutient l'armature et la toile du chapiteau, des locaux couleur de brume abritent les bureaux et quelques roulottes attendent le retour du soleil.

Dans un bureau aménagé sommairement, Annie Fratellini a réuni toutes les archives de la famille Fratellini, ultimes témoins d'une époque malheureusement révolue. Sont réunis dans ce local les bustes des trois fameux Fratellini, des affiches d'avant la guerre (la première!) et une montagne de documents.

Désormais, c'est Annie, gardienne des traditions, qui veille sur les ultimes trésors de la famille. Plus tard,

elle confiera les clés des armoires à sa fille Véronique – sa partenaire sur la piste – qui les transmettra elle-même à ses deux fillettes.

Aujourd'hui, la villa familiale du Perreux, joliment baptisée «la villa du rire» a été démolie. Mais dans le cœur des Fratellini, un cirque a poussé et a grandi. Maison de brique, maison de toile, qu'importe. Pourvu que la tradition perdure. Assise sur un siège de théâtre, Annie Fratellini



Annie Fratellini dans son univers de rêve, où elle joue régulièrement

s'efforce de sourire. Pas facile quand on souffre, comme elle, d'une terrible maladie qui frappe même les clowns. Pourtant, lorsqu'on évoque le passé, son enfance, ses aïeux venus d'Italie, elle s'anime, retrouve des couleurs et parle à l'infini. Et ses mots sont comme une douce mélodie, comme une leçon de bonheur.

- Vous faites partie d'une prestigieuse famille de clowns. Pourtant, avant de vous retrouver en piste, vous avez eu un parcours étonnant. Pouvez-vous le résumer en quelques phrases?

- J'ai tout appris par le cirque. Mon père m'a enseigné toutes les disciplines du cirque. Il était le fils de Paul Fratellini. La famille venait d'Italie, de Florence, où ils étaient artisans verriers, vers 1860.

La famille Fratellini a émigré à la fin du siècle passé. Mon grand-père Paul était le «notaire» du célèbre trio de clowns. Il avait joué à travers l'Europe, avant de s'installer à Paris, où les Fratellini ont repris le Cirque d'Hiver, de 1924 à 1934. Mon père, qui faisait un numéro de trapèze, a travaillé au cirque. Puis, à la guerre, il a dû s'arrêter, avec les autres. Ils ont acquis la villa du rire, au Perreux, où j'ai vécu mon enfance. Mon père avait tellement de regrets d'avoir tout arrêté, qu'il m'a enseigné les arts du cirque. Ça a été difficile, j'ai eu une enfance dure. Je ne le regrette pas, parce que ça m'a fait apprendre un vrai métier. J'ai appris l'acrobatie, la musique.

«Le clown doit venir de l'intérieur»

- Puis, vous avez eu envie de quitter ce monde un peu clos pour vivre votre propre existence?

- J'ai commencé à travailler au cirque Medrano à 12 ans, avec un numéro d'équilibriste sur une boule. A 20 ans, j'en ai eu par-dessus la tête du cirque. L'après-guerre m'avait fait découvrir plein de



L'auguste Annie Fratellini et sa fille Véronique en clown blanc Photo Schneider

choses, et notamment le jazz que j'aimais beaucoup. Je suis alors devenue musicienne et chanteuse. J'ai notamment passé à l'Olympia...

- On dit que votre rencontre avec Pierre Etaix a donné naissance à votre personnage de clownesse. Quelle est la part de légende et celle de vérité?

- Après la chanson, j'ai fait beaucoup de music-hall et du cinéma. En 1968, j'ai tourné un film qui s'appelait «Le Grand amour», de Pierre Etaix. C'est lui qui m'a révélé ma famille, finalement. Lui, passionné de cirque, connaissait très bien les Fratellini et il avait suivi tout mon cheminement dès ma naissance. J'ai découvert alors que le cirque pouvait être un métier merveilleux si on le faisait librement. Nous nous sommes mariés à la fin du film. En même

temps, je suis devenue son «auguste» et lui faisait le clown blanc.

- Qui a inspiré votre personnage d'auguste, son costume, sa dégaine?

- Ce n'est pas un personnage fabriqué, c'est l'émanation de moi-même. Le clown, c'est quelque chose qui doit venir de l'intérieur. Chacun doit trouver son maquillage, son costume, sa propre personnalité. Ce clown-là, je l'avais déjà en moi, finalement. J'ai déniché mon chapeau melon et ma veste aux Puces, comme le faisaient déjà mes grands-parents. Mon personnage est venu naturellement.

- Est-ce que votre vie a radicalement changé, depuis le jour où vous vous êtes retrouvée dans la peau d'un auguste?

- C'est évident que tout a changé. Revenant d'une tournée avec Pierre



Une trentaine d'élèves entourent Annie, sur la piste de l'École nationale du cirque

Etais au cirque Pinder, en 1971, j'ai décidé d'arrêter le music-hall et la chanson et j'ai consacré ma vie à l'école du cirque et au clown que je suis devenue.

– Quel a été, à ce jour, votre meilleur souvenir de clown ?

– Ce sont des souvenirs constants, ce sont toujours les rires d'enfants. Les rires qui fusent pour des choses que l'on croit difficiles, que l'adulte ne va pas entendre et que l'enfant découvre spontanément. L'enfant comprend tout de suite le clown qui joue avec les mots. Un exemple: j'ai un tout petit concertina. On me demande pourquoi il est si petit cet instrument et je réponds, parce qu'il est encore jeune. L'enfant comprend tout de suite cela, l'adulte ne fait pas forcément le lien. L'enfant répond parfois avant moi. J'entends quelquefois: «Il est tout petit, comme moi!» Alors, les souvenirs d'un clown sont continus. Tant qu'il travaillera, le clown aura, à chaque fois, un souvenir.

– Ce sont toujours de bons souvenirs, ou y a-t-il parfois des souvenirs moins agréables ?

– Oh, et bien il y a des souvenirs qui deviennent drôles après coup. Tenez, un jour, j'ai perdu mon nez en piste. J'ai lu, malheureusement plus tard, qu'Albert Fratellini, qui avait connu la même mésaventure, se dessinait le nez rouge sous son faux nez... Dès lors, c'est ce que j'ai fait. Et même, j'ai récemment abandonné mon faux nez de clown.

– Avec votre fille Véronique, vous

formez un véritable duo de clowns – ou de clownesses – au féminin. C'est assez rare ?

– C'est très nouveau. Je joue l'auguste et ma fille le clown blanc. C'est vrai que les Fratellini ont écrit l'histoire des clowns. Le duo, formé de Louis et Paul donnait la parole aux clowns pour la première fois en 1865, puis le premier trio formé d'un clown et de deux augustes fut celui des célèbres Fratellini; je devins ensuite la première femme auguste à travailler avec son mari et enfin, nous formons, avec ma fille, le premier duo féminin. Au début, elle a eu du mal à faire preuve d'autorité sur sa mère. Maintenant elle y arrive à tel point que des enfants lui crient parfois: méchante! Ce qui ne la ravit pas du tout...

– La dynastie des clowns Fratellini va-t-elle continuer dans les années à venir ?

– Ma fille a deux petites filles de trois et six ans. Elles perpétueront la tradition... Si elles le veulent, évidemment.

– Comment voyez-vous l'avenir du clown dans la société qui est assez chamboulée en ce moment ?

– Je crois que le clown est nécessaire. Il parodie l'homme et les bêtises qu'il commet. Il est le seul comique qui ne se moque pas des autres. Il ne se moque que de lui-même. Lorsque je joue l'auguste, je suis l'enfant que je n'ai pas eu le temps d'être. Mais l'enfant détient la vérité, il se révolte quand il le faut. Donc le clown

doit toujours se révolter à bon escient, il refuse l'autorité bête et méchante, ce que devrait toujours faire l'adulte. Je crois que le clown est celui qui se rebelle contre l'autorité établie et contre l'ordre obligatoire, souvent synonyme de désordre. Tant qu'il y aura des hommes au cœur d'enfant, des êtres purs, je crois qu'il faudra des clowns.

« Les clowns sont comme des anges »

– Vous avez dit un jour que les clowns sont comme des anges. Que vouliez-vous exprimer à travers cette affirmation ?

– On ne doit pas savoir si le clown est un homme ou une femme. Le sentiment qui doit ressortir de cet être étrange c'est justement celui-là. On ne sait pas qui il est, l'âge qu'il a, d'où il vient. Il n'y a pas non plus de racisme chez le clown.

– Vous avez créé une école du cirque, il y a un peu plus de vingt ans. Quelles raisons fondamentales vous ont poussées à entreprendre cette démarche ?

– Nous avons constaté, Pierre et moi qu'il y avait de moins en moins d'artistes français, qu'il n'y avait pas de renouvellement, ni de concurrence. Qu'il n'y avait pas d'endroit pour apprendre non plus. Ma fille avait 9 ans, le cirque lui était révélé, elle voulait l'apprendre, comme beaucoup d'enfants. A l'époque, il n'y avait qu'un petit gymnase à Pigalle, où Madame André Jean, ancienne trapéziste enseignait son art. Il fallait entreprendre quelque chose. D'autant que nous recevions régulièrement des demandes d'enfants, qui cherchaient à s'initier aux disciplines du cirque. Nous avons alors rencontré le ministre de la culture, qui était M. Duhamel et qui nous a écouté. On lui a proposé de créer une école. On a cherché un lieu. Ce fut d'abord une maison de jeunes dans le 14^e arrondissement. Puis on

est devenu tellement envahissants que j'ai écrit à Jacques Chirac, alors maire de Paris. On m'a cédé un lieu, du côté de La Villette, qui n'était pas défriché. Il y a vingt ans que nous avons débarqué ici, avec un petit chapiteau et des ateliers pour le lycée professionnel lié à l'école du cirque. Au fil des années, c'est devenu quelque chose d'important. Aujourd'hui, une trentaine d'élèves apprennent les arts du cirque le matin et la serrurerie ou la menuiserie l'après-midi.

«J'ai fait mon numéro sans bouger»

– Depuis vingt ans que l'école existe, avez-vous assisté à l'écllosion de nombreux artistes ?

– De nombreux jeunes, qui sont passés par l'école du cirque ont essaimé et ont permis la création de nouvelles formes de spectacle comme Zingaro, le Cirque Plume, le Cirque du Soleil au Canada, le Big Apple Circus à New York. De nombreux artistes sortis de notre école ont reçu des distinctions et ont travaillé chez Knie en Suisse, chez Roncalli en Allemagne, partout. Je ne peux pas les citer tous, mais il y a eu notamment les clowns Petit Gougou et Eddy Sosman et le trapéziste Jean-Christophe Fournier, qui est parti il y a trois ans chez Barnum aux Etats-Unis. Je le cite en exemple, parce qu'il a été un parfait élève de notre école et qu'il a suivi toute la filière.

– Vous parlez avec beaucoup de pudeur de la maladie qui vous a frappée. Quelle place a-t-elle pris dans votre vie ?

– Il y a huit ans que je suis soignée pour le cancer. La maladie s'est déclarée alors que je faisais une tournée en Belgique. Je la fuyais parce que j'avais des responsabilités, je n'avais pas le droit de tomber malade. Pendant un an j'ai visité de nombreux médecins, qui n'ont rien diagnostiqué de grave. Sauf un jeune

médecin qui m'a conseillé de subir une mammographie. Le mot m'avait fait peur et je n'y étais pas allée. Un an plus tard, en 1988, j'étais toujours très fatiguée et je me suis décidée à subir cet examen. A la tête du radiologue, j'ai compris la gravité de la situation. Je me suis confiée à une amie le soir même, puis je suis partie à Bruxelles pour faire un spectacle. J'avais pris conscience de la mort. Et je n'ai eu de cesse que de mettre mes affaires en ordre. Puis on m'a fait des chimiothérapies, j'ai revu plusieurs spécialistes à Villejuif. Leurs diagnostics se rejoignaient, il fallait subir l'ablation. Après l'opération, j'ai demandé que les protocoles de chimiothérapie soient effectués à des dates précises, qui me permettaient de travailler en piste. Il y a eu une accalmie, puis la maladie m'a rattrapée il y a trois ans. J'ai subi des rayons, une amputation afin de réduire une grosseur dans la colonne vertébrale. Puis à nouveau des chimiothérapies... J'ai tout de même travaillé aux Bouffes du Nord et au Théâtre des Champs-Élysées.

– Le fait de vous produire en piste, dans la défroque du clown, vous a-t-il aidé à surmonter ces épreuves ?

– Oui, le travail m'a aidé, mais surtout, quand je suis en clown, je suis

quelqu'un de tellement différent et en même temps profondément moi-même. La veille de la première aux Bouffes du Nord, je ne pouvais plus marcher du tout. On m'a portée jusqu'à ma loge. Je me suis maquillée. Puis j'ai fait tout mon numéro debout, sans bouger, avant de terminer au final en chantant «L'enfant de la balle». Le public et les critiques m'ont vue comme un clown. J'étais vraiment devenue clown. A partir de là, j'ai senti que j'avais tourné une page et que tout le travail effectué depuis l'enfance trouvait son accomplissement. Pour être clown, il faut des années de travail et de souffrance aussi. Vous savez, tous les Fratellini meurent d'un cancer. J'en ai compté quatre dans ma génération. C'est fou ! Mais aujourd'hui, je ne vois pas la mort de la même manière.

– Etes-vous devenue fataliste ?

– C'est-à-dire que j'ai toujours vu la vie avec une issue. Donc j'ai toujours voulu que les choses soient réglées et que cela puisse continuer après moi. Le clown doit être tellement sincère ! Je me demande si ce n'est pas le rire qui use autant...

Interview: Jean-Robert Probst

Photos Yves Debraine

Mes préférences

Une couleur :	Le rouge
Une fleur :	La Rose
Un parfum :	L'eau de Cologne
Une recette :	J'adore les spaghettis
Un écrivain :	Albert Camus
Un peintre :	Toulouse-Lautrec
Un réalisateur :	Federico Fellini
Une personnalité :	Marie Curie
Une qualité humaine :	La bonté
Un son :	Un rire d'enfant
Un animal :	Le chien
Une gourmandise :	Le champagne

Ecole nationale du cirque, 2, rue de la Clôture, 75019 Paris.
Tél. 00331/48 45 88 18